

**N**ous étions une famille de deux enfants, plus les parents. Je m'appelais Marthe, mon frère s'appelait Léonce, né un mensonge après moi. Nous habitons une ferme éloignée du village, dans une vallée de cèdres où l'hiver nous empêchait parfois d'aller à l'école. Maman nous réveillait à sept heures, préparait le petit déjeuner pendant que j'habillais mon frère, les escaliers sentaient le pain grillé, Léonce s'accrochait à la rampe pour ne pas tomber. Puis Maman nous disait d'être bien sages en classe, de lever le doigt avant de répondre et de partager notre goûter avec les camarades dont les mères auraient oublié – dans nos besaces, il y avait toujours une tartine en plus. Quand nos camarades avaient de quoi goûter, nous donnions cette tartine aux chevaux qui nous regardaient sortir de l'école et couraient vers nous pour savoir comment la journée s'était passée. Nous ouvrons nos besaces, les chevaux se régalaient dans nos mains gantées de souffles chauds. Aujourd'hui, il me reste peu de mots et peu de souvenirs. J'écris notre histoire pour oublier que nous n'existons plus.



NOTRE FERME



**N**otre ferme n'est pas grande, mais c'est notre ferme. Nous y vivons à quatre, toutes les chambres nous vont, retournées ou rangées. Quand la neige avale nos pelles, j'apprends à coudre sur une machine ajustée à mes doigts, d'où naissent de longues robes dessinées sans faiblir. Avec mes aiguilles, je m'installe avant la traite face au jardin brouillon entrelacé de coloquintes. Ma machine à coudre est une Singer offerte par Maman, la rigueur de mes points en dépend. J'ai toujours un vêtement sur le métier, un velours à bâtir, un ourlet à marquer. J'aime habiller Maman, l'inviter dans ma chambre, recevoir son miroir, couvrir ses cicatrices. Car je voudrais que Maman soit belle sans attendre mes mains, que tous voient ce que je vois, la source de mon or, l'épine qui me guide, son beau visage de travailleuse. Ici, loin de l'école, deux joies me rappellent à la vie qui me gèle : coudre pour Maman et lire des histoires à mon frère. Je suis heureuse alors, je n'appartiens qu'à moi.

Pour rejoindre Maman qui fauche l'herbe, nous attrapons les blouses faites à notre mesure, nous doublons les lacets, nous appelons les chiens. Maman nous attend pour quatre heures et nous faisons la course. Mon frère court plus vite que moi mais Maman dit Tout le monde a gagné, C'est l'égalité des frères et sœurs, Embrassez-vous ! Nous nous embrassons. Nous retroussons nos manches. Nous ramassons l'herbe coupée.

12

Sur le chemin du retour, couchés dans la remorque, nous jurons de ne jamais dormir l'un sans l'autre, même si la nuit perd ses clés. Sous la bâche, Léonce demande La solitude, tu crois que c'est comme nous quand Papa frappe ? Je fais la majorette avec une brindille. Je regarde les mains de Léonce me crier Marthe, je t'ai posé une question, bon sang ! Je n'arrive pas à parler de Papa qui fauche notre enfance, fouette nos lèvres, crache sur Sony et revient se moucher dans nos vies, le premier qui se sauve marque une maman.

Les bêtes rentrent. C'est l'heure du lait. J'entends Maman presser le troupeau et féliciter Sony. Je lâche mes ciseaux, je sors dans la cour, je m'assois sur le banc, je regarde le monde repu se redresser. Garonne aux taches brunes se plante devant moi et me fait les gros yeux ; c'est à celle qui baissera la foudre en premier pour n'avoir rien fait de mal. Puis Garonne fonce à l'étable, la traite commence. Maman chante, je reste seule avec Sony. Il me regarde et jappe « manger », que je comprends sans l'avoir jamais appris.

J'aide Maman à brosser les bêtes. Au village, ils croient que nous travaillons tristement, que l'odeur nous punit ou que les sabots nous cabossent. Ils se trompent; les bêtes nous sauvent. Notre famille a fondu depuis longtemps, mais elle existe encore en lettres, sur l'étiquette du journal, le relevé des compteurs. Depuis des lustres, Papa ne prononce plus nos prénoms, se jette sur le verbe, phrases courtes sans adjectif, sans complément, seulement des ordres et des martinetts. Dans mon dictionnaire, je cherche la langue de Papa, comment la déminer, où trouver la sonnette pour appeler. Mais la langue de Papa n'existe qu'à la ferme, hélas. Il nous conjugue et nous accorde comme il veut. Il est notre langue étrangère, un mot, un poing, puis retour à la ligne jusqu'à la prochaine claque.

13

Dans la cuisine, je mêle le beurre à la farine, j'épluche les figues, je saupoudre de sucre glace les fruits éparpillés, je déroule la pâte avant de souffler sur le feu. Mon tablier sent le dîner que je prépare pour que les parents se souviennent de nous. Avec mes doigts qui ne savent plus calculer, je trace leurs initiales d'un trait de sucre, je tire le vin capiteux que Papa engloutira pour faire passer notre famille. À huit heures, nous dresserons la table. Léonce demandera Je t'aide? Je répondrai Oui, si tu veux! Je me laisserai aider pour qu'il se sente utile.

À table, je cherche les yeux de Papa pour un début de lien, un commencement de corde. Il fut mon prince, celui que je

charmais, le dimanche soir, avec un livre d'images (il se taisait déjà mais j'entendais sa voix). Quand il dictait, j'avais des mots sans fautes qui me rappelaient sa terre ; je croyais que mes pensées me venaient de ses cheveux gardés longs pour nous cacher. Il est à présent mon ennemi juré, celui qui frappe sans vergogne et désosse le visage de Maman. Chaque soir, je prie pour qu'il meure. Cependant, Maman répète C'est votre père, Et vous devez l'aimer.

14

Parfois, je mets le réveil très tôt avant de m'endormir, même si cela ne sert à rien – je ne dors plus, mes yeux ouverts ne s'arrêtent jamais. À six heures, je fais semblant de me réveiller, j'ouvre les volets, je descends prendre le petit déjeuner sur le pouce ; je traverse la cour, j'ouvre le portail et je m'accroupis près des poubelles ; j'attends qu'ils viennent me charger. Pour l'instant, ils refusent, jurent que je ne suis pas aux normes européennes, mais qu'un jour peut-être, si je veux bien changer, ne plus me laver et mettre mon histoire dans un grand sac à part, ils me chargeront avec leurs bras faits pour les ordures.

On livre des fleurs ce matin. Maman aura du mal à les lire. Léonce agite l'enveloppe. Maman court se laver les mains pour ne pas salir les mots qui, chez nous, ne se font plus. Nous sommes impatients, je respire une enfance sur deux. Léonce déchiffre Je suis heureux de vivre à la ferme avec toi, signé Paul. Le visage gercé de Maman coule. Léonce applaudit, monte sur le banc, chante Elles sont très belles



ces roses, Vite, vite, un vase! Nous débarrassons la table, je sors chaque rose du plastique pour bâtir un bouquet qui nous ressemble. Au-dessus des épines, à la place des pétales, Maman chuchote Votre père est gentil. C'est la Saint-Valentin. Maman ne sait pas sur quelle femme danser. Léonce se frotte contre moi, ses yeux disent Tu vois, imiter l'écriture de Papa, ce n'était pas sorcier.

En passant devant la grange, Maman remercie Papa pour les fleurs. Papa hausse les épaules, Les fleurs, je peux pas.

Je n'ai qu'une amie, Myriam, notre voisine. Elle comprend ma peur installée partout où je me trouve. Une image me hante et me dissuade d'avoir d'autres amies : j'invite Sonia à la ferme, je m'entends bien avec elle, nous jouons dans l'étable et nous apprenons à lire aux bêtes. Papa surgit, hurle Où est Maman? Je réponds Je ne sais pas, Je te présente Sonia, Elle est dans ma classe. Papa lève les yeux au ciel, C'est ta mère que je veux, Pas deux idiots de votre âge. Il éteint et disparaît. Entre Sonia et moi, le courant ne passe plus. Notre amitié a sauté, nous sommes dans le noir. Nous rangeons le banc et rassurons les bêtes. Sonia jette Il est tard, Je dois rentrer. Je la raccompagne au portail. Je bredouille Je suis désolée, Mon père fait toujours ça. Je regarde Sonia s'éloigner, qui fait semblant de m'avoir appréciée. Je n'ai pas le courage de porter plainte pour effraction de ce que j'aime.

Nous entendons Papa dire à Myriam, Un petit est né tantôt, Il est encore sous la mère, Passez quand vous voulez. Myriam dit Je mets un châle, J'arrive tout de suite, J'adore les petits animaux! Papa glisse C'est la première fois que la mère est couverte. Ainsi j'apprends comment mon frère et moi sommes nés : les parents se réveillent, ils soulèvent l'édredon et nous trouvent à leurs pieds – Maman a été couverte. Lorsque je sèche les yeux de mon frère et croise mon visage dans la flaque, j'aperçois un édredon troué, une femme à moitié couverte, pas d'enfance mais directement le déluge.

Au village court le bruit qu'on se cherche en parlant, que l'on gagne ses larmes en lâchant prise, à condition de partir pour la ville et de payer en souvenirs. Chaque mercredi, le frère d'Étienne, qui ne veut plus manger, prend le train avec sa tortue Jeanne. Rue Vignon, une femme anglaise ouvre la porte et le frère d'Étienne s'allonge sur un divan pour apprendre le goût d'avoir un cartable et des amis comme nous. La mère d'Étienne soutient Kevin va mieux depuis qu'il va là-bas, Quand il a fait ses pleurs, il accepte même un yaourt, On dirait qu'il me sourit et que je suis son enfant. Un jour, je m'allongerai aussi (la fée au-dessus de moi s'impatiente, mais j'ai la carapace encore tendre). Sur mon divan, il y aura le silence laissé dans la chambre pour ne blesser personne, un silence dont je ferai mes écailles si le mal veut bien s'éloigner. Elles seront de glaise pour trouver ma boue juste, le premier de mes soucis, mon calme devoir de terre promise.

La pluie sent la craie. Sous l'abribus, une autre vie commence car nous quittons la ferme. Notre cadenas se referme sur les baisers de Maman, nous sommes des pots de yaourt vides, notre corde se tend, Parlez. Léonce raconte ses espoirs pour la journée : une bonne note en calcul, des mamans qui n'auront pas oublié le goûter, un sourire de la maîtresse. À mon tour, je liste : être élégante, apprendre quelque chose qui m'augmentera, ne plus penser aux coups, au marteau dans la tête.

Dans le bus, les camarades nous insultent, Pédé, Grosses morves, Bâtarde. Nous sommes blindés, nous oublions d'avoir mal. Pour sécher les crachats, je note les insultes – les mots sont des buvards. Léonce demande Pourquoi tu marques leurs méchancetés? Je lâche Parce qu'ils nous parlent, banane, On ne va pas faire les difficiles. Léonce hausse les épaules, Ça m'étonnerait. Je pince son nez frileux, On s'en fout de ce qu'ils racontent. Nous fermons les yeux. Nous imaginons la route de l'autre côté du brouillard. Encore un pré, une fontaine, une église, et ce sera le préau, les casiers jaunes, le bonjour des maîtresses, leur voix douce pour tordre les moqueries, noter la date du jour, la peur de décevoir.

À la récréation, chacun raconte son week-end, l'attitude des parents. Émile dit Ça me saoule de vous raconter, Je préfère jouer avec Octave. Le lait que le père de Damien a versé dans le bol était bouillant. À l'heure du bain, Fabien

s'est déguisé en peignoir et sa mère l'a poursuivi en criant Si je t'attrape, je te croque! Après la messe, Corinne a posé des questions sur le mariage, où acheter les alliances, comment récupérer le planning du Seigneur pour ne pas l'inviter quand il a déjà enterrement. Jules dit Moi, je n'ai rien fait, J'ai trouvé le temps long (Léonce glisse Si tu veux, ma sœur te prête un livre). La cloche sonne. Nous nous mettons en rang. Les maîtresses nous comptent. Catherine toque à mon épaule, Et vous, qu'est-ce que vous avez fait, hier? Je me retourne et invente Notre père nous a regardés. Catherine lance C'est tout? Je rougis. Léonce pointe deux doigts en direction de Catherine, replie les autres et tire.

Un couloir me sépare de mon frère. À quelques années d'intervalle, nous écrivons les mêmes dictées passées autour du cou pour nous sortir du puits. Mademoiselle Nathalie articule lentement et marque les liaisons. Car nous ne devons perdre ni les accords ni les règles qui circulent en ce monde truffé de fautes (nous n'avons pourtant rien fait, seulement demandé). Je rends ma dictée avant les autres, sans me relire, certaine d'être déjà sur l'autre rive, à regarder la barque couler. Je baisse les yeux, du jaune chaud ruisselle de mon ventre, mademoiselle Nathalie éponge, j'attends la cloche qui me délivrera. Sous le préau, je me jette dans les bras de Léonce, mon frère dit C'est juste une dictée, Si tu as zéro, j'ai zéro aussi, On se trompe au même endroit, on se plante pareil, on reste groupés. Je suis au bord du puits. Léonce me tend son mouchoir à carreaux, Ne pleure pas, Marthe. Je laisse la tristesse redescendre et respire, délestée du poids

que j'étais. Je masse mes jambes. Je ne me sens plus fautive. La vie est longue, mon frère est là.

Il y a dans ma classe une étagère haut placée, au-dessus de l'herbe à chat dont je suis l'obligée, comme je m'occupe aussi de Virage, le poisson rouge. Nous rangeons nos affaires, saluons mademoiselle Nathalie, courons vers les chevaux. Notre institutrice retourne dans la classe, prépare du thé, avise l'étagère et ouvre un livre. J'invente J'ai oublié mon cahier. Je demande à Léonce de m'attendre. Je reviens sur mes pas. Je toque à la porte. Mademoiselle Nathalie dit Entrez. Je bredouille de fausses excuses, je passe devant le bureau pour rejoindre ma place et je fixe la couverture du livre. Je lis *Eschyle*, que je confonds avec *échelle*, « qui sert à se hisser ». J'écris *Eschyle* dans mon carnet puis je m'en retourne au car. Léonce soupire C'est pas trop tôt! J'éclate de rire. Je boxe les insultes. La soif de connaître ruisselle de mes poings serrés.

Ton livre est arrivé, Va voir sur la banquette arrière! J'embrasse Myriam et cours abriter les livres – ou Papa les jettera au feu en hurlant Pas de ça ici. Au grenier, adossée à la brique, j'apprends qu'Eschyle est né en Grèce, comme Épicète, Socrate, Diogène. Je sens que leur pays est fait pour moi puisqu'ils retiennent mademoiselle Nathalie après la classe. Qu'ils me capturent et m'emportent loin de la ferme. J'apprendrai leur grec. J'irai sur l'agora. Athènes sera ma seconde

école, ma classe après la classe, l'entrée de mon étagère haut placée.

Je ferai des études pour être professeur de grenier et de livres anciens. Léonce dit Tope là. Je tope ; nous implorons l'avenir de bien vouloir nous accepter.

Maman tombe par terre en protégeant son visage. J'arrive trop tard pour la garder, elle abandonne son ventre à la fureur de Papa. J'arrache Maman à la pluie de gifles, je la relève, je la pousse vers notre chambre, nous nous enfermions à double tour, petits cochons dans la suie. Papa bave et nous souffle en vain, repart travailler dans la grange. La tempête est passée mais il n'y a plus de porte. Maman déborde sur moi. Je ramasse ses cheveux, Ne tremble plus, Pense aux bêtes qui nous aiment et qui ont peur comme nous. Sony vient lécher nos joues (nous laissons faire à cause de la douleur). Je lâche Il faut partir, Ou Papa te tuera.

Nous connaissons les mailles du corps, comment elles se cherchent et se trouvent pour nous protéger des coups. Nous posons des questions sans réponses, les yeux de Maman nous invitent à ne plus demander. J'aimerais savoir, pourtant, d'où je viens, de quel amour je suis née, si je serai, même une fois, l'endroit de quelqu'un. Papa dit Ça suffit les phrases à la con, Sors de table, Va nettoyer les outils. J'obéis. Léonce me rejoint dans la remise. Je plonge mes mains dans

l'eau sale. Je frotte la rouille. Nous regardons Papa priser dans la cour, Léonce demande Tu crois qu'on vient vraiment de lui? Je dis J'ai l'impression, Parfois, j'ai envie de frapper pour me mettre à sa place et comprendre.

Il pleut, le sol se gorge d'éclairs. Nous n'accompagnons pas Maman au pré, qui part seule aux travaux. Dans le cellier, je couds des sachets en forme de coquillage. Au retour de Maman, nous les remplirons de lavande et les glisserons sous les piles de linge, à charge ensuite aux armoires de rejouer l'été. J'explique à Léonce le besoin de laisser quelque chose, sous la langue ou par les mains, qui puisse aider les autres. Léonce proteste À quoi ça sert d'aider les autres si Maman va partir? J'arrête de coudre, Viens sur mes genoux. Léonce grimpe et creuse un terrier. J'amène ses mains tremblantes jusqu'à l'aiguille, nous piquons un sachet pour notre chambre. Il nous guidera quand Maman sera partie, nous laissant seuls avec les bêtes.

Je n'ai pas d'autre choix que ma vie soignée par le désert et ces deux-là dont je suis fille et sœur. Nous sentons le même naufrage, la même odeur attachée, le cri par lequel nous nous reconnaissons. Sur le chemin de l'école, je laisse mon sable, ma pierre, mon oasis à coudre. En classe, il n'y a plus de lutte, je peux marcher pieds nus entre les anniversaires, rêver, imaginer mon frère grandir à l'abri des coups, écouter Maman nous parler de Papa avec des fleurs dans la bouche, en cette vie ne garder qu'un livre écrit sur du thé

blanc, m'endormir sans connaître la honte d'avoir une  
maman battue.

Maman plaisante En tristesse, je fais du quarante-deux,  
j'ai du mal à mettre les bottes, Vous êtes mon chausse-pied,  
mon plaisir avant la foudre. Nous sommes pris au piège, du  
sommet jusqu'au puits en passant par la case Se taire.

22 Dans mon carnet, je rêve : depuis quelques jours, Maman  
rentre des champs retournée par un autre homme. Elle s'ab-  
sente une heure ou deux, prétexte une course au village,  
nous laisse à nos travaux, enjambe le ruisseau sans écraser  
les fleurs. C'est la grande migration, sa chaleur toute neuve  
jouée par l'eau vive d'un homme que nous ne connaissons  
pas mais que nous remercions. Maman sait que nous savons.  
Nous promettons de garder le secret.

À table, nous cachons l'échappée. Maman ne fait plus  
attention quand elle sert. La nourriture déborde des assiettes.  
Nous nous goinfrons et nous tachons la nappe, jour de fête.  
Papa braille Mais qu'est-ce que vous avez tous, aujourd'hui,  
à manger comme des porcs ? Nous le toisons et crachons de  
petits os qui se plantent dans son cou. Maman a rencontré  
quelqu'un.



Je lis mon rêve à Léonce. Mon frère chuchote Si seulement ça pouvait arriver, Maman dans un étui.

Ne partez pas tout de suite. Attendez que je danse. Voyez mes yeux, mon triste corps insiste et dure pour vous.

J'ai douze ans.